

agripromo

pour la promotion du monde rural



APPRENDRE? POUR QUOI?

n° 3/74

AGRIPROMO EST ÉDITÉ A ABIDJAN PAR L'INADES.

Sa vocation est rurale et panafricaine.

POUR QUI AGRIPROMO EST-IL FAIT ?

Pour tous ceux qui travaillent
à la promotion du monde rural :
agriculteurs, encadreurs, animateurs,
responsables de zone, vulgarisateurs...

Pour tous ceux qui, dans le monde rural,
cherchent à comprendre ce qui se passe autour d'eux.

Pour tous ceux qui veulent
travailler au développement du monde rural.

DE QUOI AGRIPROMO EST-IL FAIT ?

De réflexions sur les problèmes
qui intéressent le monde rural.

D'informations utiles.
D'un matériel pour aider
et soutenir ceux qui font de l'animation.

De variétés: tests, contes, dessins,
photos destinées à illustrer les thèmes proposés.

D'un dialogue avec tous ceux qui,
dans les différents pays d'Afrique,
travaillent à la promotion du monde rural.

PAR QUI AGRIPROMO EST-IL FAIT ?

Par une équipe de journalistes, agronomes,
éducateurs et animateurs,
réunis au sein de l'INADES
(l'INstitut Africain pour le Développement Économique et Social)

Par les lecteurs.

Et c'est pour cela qu'Agripromo
n'est pas une publication comme les autres.
En effet, chaque lecteur est invité à devenir un rédacteur.

Chaque lecteur est invité à répondre
aux questions posées par les articles d'Agripromo.
Chaque lecteur est invité à raconter ses expériences d'animation
ou de développement, dans le monde rural.

Chaque lecteur est invité à livrer ses réflexions,
à exposer ses problèmes.

AGRIPROMO, pour la promotion du monde rural
B. P. 8008, ABIDJAN (Côte-d'Ivoire)
Téléphone: 34-92-92

agripromo

DIRECTION

Philippe Dubin

RÉDACTION

Bernadette Drouet

et les équipes d'INADES-formation
des différents pays africains

MAQUETTE-FABRICATION

Philippe Jaeger

Administration,
rédaction, imprimerie

B. P. 8008
ABIDJAN, Côte d'Ivoire

NUMÉROS DISPONIBLES

Partir pour la ville
(l'exode rural)

Les groupements

Prévoir pour vendre

Couverture et page 11
photo-information de Côte-d'Ivoire

© 1974 INADES

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation,
y compris le film, l'enregistrement,
la radiodiffusion et la télévision,
réservés pour tous pays.

Imprimé en Côte-d'Ivoire

INADES, 15, avenue Jean-Mermoz
Abidjan

Dépôt légal, 3^e trimestre 1974.
N° d'impression 40.039

SOMMAIRE



EDITORIAL

Page 2



COURRIER DES LECTEURS

Page 3



INFORMATIONS

différents moyens de formation

Pages 4 à 7



DOSSIER

quel formateur pour quelle formation ?

Pages 9 à 11



FLASHS

proposer une formation

Pages 12 à 15



VARIÉTÉS

une histoire instructive

Pages 17 à 19



BIBLIOGRAPHIE

Page 16



NOS LECTEURS ONT LA PAROLE

Pages 20 et 21



FICHES D'ANIMATION

la formation des adultes ruraux

Pages 22 à 24

EDITORIAL



Lorsqu'on interroge un paysan sur ce qu'il fait, il répond, souvent, qu'il ne fait rien. Et lorsque, prenant sa réponse au pied de la lettre, on l'interroge sur ses moyens de subsistance, il répond qu'il cultive « seulement ». Cette réponse n'est-elle pas significative du peu d'estime que l'agriculteur a pour son métier ? N'est-elle pas significative aussi du peu d'estime qu'il sent chez les autres pour son travail ?

Et cela se comprend : le paysan est généralement considéré comme un simple exécutant auquel il suffit de montrer quelques gestes élémentaires qu'on lui demande seulement de reproduire. On ne se soucie guère de sa formation. Comment peut-il, alors, être conscient de son rôle ? Comment peut-il être capable de réaliser les objectifs qu'on lui assigne ? Et l'on a beau jeu de dire qu'il ne comprend rien, qu'il a la tête dure, qu'il ne veut pas changer ses habitudes, ni ses manières de faire !

Lorsqu'on analyse les réussites et les échecs des opérations de développement des 15 dernières années, on s'aperçoit que la formation des paysans est l'une des principales clés du développement rural. Sans doute, ce n'est pas la seule; d'autres facteurs importants interviennent, qu'ils soient d'ordre matériel : machines, engrais, produits de traitement... ou qu'ils soient d'ordre économique : commercialisation organisée, prix attractifs pour le producteur... Mais ces facteurs ne jouent pleinement leur rôle dans le développement rural que dans la mesure où la formation des acteurs de ce développement est assurée.

Qui sont ces acteurs ? À qui destiner la formation ? Si l'on considère la formation des paysans comme un moyen de promotion et de transformation de la société villageoise, c'est aux adultes, hommes et femmes, qu'il faut s'adresser en priorité. Car ce sont eux qui ont actuellement la responsabilité du village; ce sont eux qui ont le poids et l'autorité nécessaires pour entraîner le village dans un processus de transformation.

Et les jeunes, dira-t-on, ceux qui sortent de l'école ? Ne sont-ils pas plus ouverts aux perspectives de changement, ne sont-ils pas plus motivés pour réaliser les transformations et les adaptations nécessaires que requièrent les situations nouvelles ? Sans doute, et il faudrait ajouter qu'ils ont l'avantage d'avoir déjà des éléments qui sont utiles à une formation agricole : lecture, écriture, calcul, connaissances générales...

Mais en s'adressant uniquement à eux, on risque de perdre beaucoup de temps et d'énergie. Ces jeunes qui sortent de l'école, en effet, n'ont pas très envie de rester au village, et s'ils sont motivés pour recevoir une formation, c'est bien souvent avec l'idée d'y trouver un moyen de partir pour la ville. Former seulement les jeunes, c'est aussi prendre le risque de créer ou d'accentuer la division entre eux et les adultes, de rendre difficile leur insertion dans le village et donc en définitive leur action de promotion et de transformation du village.

Ceci ne veut pas dire qu'il faille laisser tomber les jeunes, bien au contraire. Il faut essayer de les intégrer dans une formation qui sera collective et délibérément orientée vers les adultes. Les jeunes pourront alors faire bénéficier l'ensemble de la communauté villageoise de ce qu'ils savent déjà et de leur plus grande facilité d'adaptation.

Ce que peut être une formation s'adressant aux hommes et aux femmes des villages : son contenu, sa pédagogie, ses moyens. Tel est le sujet que nous avons voulu aborder avec vous dans ce numéro d'Agripro-mo. Sujet qui nous tient tous à cœur. Sujet dont nous savons la difficulté mais aussi l'importance pour l'avenir des villages où nous travaillons.

Jean-Luc MASSON



L'UTILITÉ D'AGRIPROMO

Nous avons reçu de nombreuses lettres de nos lecteurs que nous ne pouvons pas, faute de place, toutes publier. Merci à tous et, plus particulièrement, à Monsieur ODONGA Yapo Rémy (Agboville, R.C.I.) et au Citoyen KALENGA Mukendji Mfundanga (Kazumba, Zaïre) qui nous encouragent à continuer notre travail. Tous nous disent qu'Agripromo est un instrument de travail efficace. Une équipe de moniteurs des Maisons familiales du Togo a plus particulièrement étudié notre revue; voici ce qu'ils écrivent :

« Grande est notre joie de voir qu'Agripromo est un manuel sur lequel nous pouvons nous appuyer pour travailler avec efficacité. Dans le cadre de notre formation pédagogique, nous avons étudié assez longuement la façon dont était conçue la revue. Nous nous sommes posé la question : Les animateurs ont-ils envie de la lire ? Notre réponse a été : oui. Toutefois, il nous paraît utile de vous suggérer certaines améliorations :

- un plan d'étude devrait figurer à la fin de chaque numéro pour aider les lecteurs à réfléchir au prochain thème.
- nous aimerions trouver certaines fiches techniques à côté des fiches d'animation qui sont très utiles.
- la page bibliographie est sans doute intéressante, mais il est difficile de trouver les livres cités.
- tout le reste de la revue est très vivant : éditorial, informations, flash, dossier et fiches d'animation.

Pour l'équipe : Gabriel MOUSSA »

L'EXODE RURAL

Le Citoyen IMONDA Ya Lompolé (Basankusu, Zaïre) nous envoie un

long article faisant part de ses réflexions sur l'exode rural. Après avoir passé en revue les problèmes posés par la colonisation, puis la décolonisation, notre correspondant conclut, de manière intéressante :

« En résumé, notre souhait serait d'abord d'équiper le milieu rural, avant de condamner l'exode rural. En effet, pourquoi condamner un paysan qui quitte le village pour la ville à la recherche de travail, si sa récolte de café ou d'arachide n'a pas été évacuée durant 2 saisons ?

Pourquoi condamner un paysan-maçon qui quitterait un village où les habitants ont l'habitude de se construire des cases en pisé, pour la ville où les buildings poussent comme des champignons ?... Bref, soyons justes et objectifs : il faut reconnaître que le paysan a été longtemps négligé et qu'il a droit au mieux-être autant que tout autre citoyen. »

L'ANIMATEUR

Monsieur TIDJEM Nadjeth, (Pala Tchad) lui, nous invite à une réflexion sur le rôle et la place de l'animateur; réflexion qui introduit très bien l'ensemble de ce numéro d'Agripromo. Voici sa lettre :

« Dans la plupart des groupes de travail que j'ai connus, les agriculteurs n'étaient pas toujours capables de découvrir, par eux-mêmes, leurs propres besoins et de les formuler. Voici un exemple : un puits construit au centre d'un village reste inutilisé; il est même interdit aux enfants de s'en approcher afin d'éviter d'attirer le mauvais sort sur le village. Les villageois continuent à consommer l'eau du marigot, situé à environ 1 km du village. Le pire, c'est que l'eau du marigot est polluée de vers de Guinée.

Soixante pour cent de la population est atteinte par le ver de Guinée. L'aptitude physique au travail en est affectée. Une réunion a été tenue avec la population en vue de lui faire prendre conscience de ses propres besoins. La discussion a été vraiment libre. Or, personne n'a évoqué le problème de l'état sanitaire. Dans un cas comme celui-ci où on est persuadé que l'état sanitaire est pour beaucoup dans la faiblesse de la production, comment ne pas commencer, d'abord, par assainir la santé de la population ?

Je crois que c'est normal d'implanter ce puits, avant même de mener une campagne de sensibilisation, parce qu'on attendra très longtemps avant que ce besoin fondamental jaillisse. Je voudrais savoir : est-ce choisir pour les agriculteurs ou est-ce simplement les guider vers la meilleure voie de développement ? »

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

En réponse à la demande faite par l'équipe de moniteurs des Maisons familiales du Togo, voici quelques indications sur le thème de notre prochain numéro qui paraîtra le 15 décembre.

Pourquoi fait-on des feux de brousse ?

Quelles sont les conséquences des feux de brousse ?

Comment faire pour garder au sol sa fertilité ?

Si vous avez des idées, écrivez-nous.

Quel rôle peut jouer l'animateur ou l'encadreur ?



INFORMATIONS

différents moyens de formation

LES CENTRES DE FORMATION

Les Centres de formation sont nombreux en Afrique; certains s'adressent à des jeunes, d'autres à des adultes; certains sont féminins, d'autres masculins; certains donnent un enseignement général, d'autres un enseignement technique (agricole ou ménager...). Les responsables de ces Centres sont tous conscients du problème que crée la coupure obligée d'avec le milieu villageois : les « élèves » qui ont passé une ou plusieurs années dans un Centre ont de la peine à retourner au village. Les Maisons familiales ainsi que quelques Centres proposent une formule originale qui permet de résoudre en partie le problème.

Les Maisons familiales

Les Maisons familiales sont implantées en Amérique Latine, en Europe et dans 6 pays d'Afrique : le Cameroun, la République populaire du Congo, la République Centrafricaine, le Sénégal, le Tchad et le Togo. Elles ont pour but la formation des jeunes ruraux, garçons et filles; ceux-ci viennent au Centre, mais ils ne sont pas, pour autant, coupés de leur milieu naturel qui est le village.

Pour réaliser ce but, les Maisons familiales sont régies selon deux principes originaux :

- * La responsabilité du milieu : ce sont les paysans eux-mêmes qui, réunis en association, gèrent la maison;
- * L'alternance : les jeunes vont du village au Centre; le rythme habituel est 1 semaine au Centre, 3 à 4 semaines au village; et cela durant une ou plusieurs années.

Ces deux principes ont pour effet de ne pas sortir les jeunes de leur

milieu. D'une part, ce sont leurs parents ou les adultes de leur village qui, en liaison avec les services intéressés, décident des programmes et paient leur formation. D'autre part, à chaque retour au village, le jeune est appelé à cultiver avec les autres, à discuter avec les gens du village. Les jeunes peuvent ainsi, constamment, vérifier les connaissances acquises au Centre et voir quels sont les problèmes qui se posent au village. De retour au Centre, ils peuvent poser ces problèmes nouveaux aux formateurs, acquérir les nouvelles connaissances nécessaires, etc.

Au Togo, les Maisons familiales sont implantées dans 8 zones (une zone correspond à une population de 3 000 à 6 000 habitants) Trois Centres sont en démarrage, mais cinq fonctionnent déjà. Chacun de ces 5 Centres est géré par une association de paysans qui contrôle le travail de 5 moniteurs et monitrices. Chaque association est indépendante mais elle adhère à l'Union nationale des maisons familiales dont le siège est à Sokodé. C'est à Sokodé que sont formés les moniteurs et les monitrices, formation qui dure 3 ans.

Chaque association décide donc du programme de l'année. En 1973, l'association d'Akparé avait choisi « La propreté du village »; celle de Bouvolème, « L'utilisation de l'argent »; celle de Kpendjaga et celle de Dampiong, « L'habitat, hygiène, amélioration et variété des aliments consommés »... Ces quatre Maisons familiales ont eu 151 participants réguliers. Dans chaque Maison familiale, on trouve un centre masculin et un centre féminin.

Les Maisons familiales du Togo ont, en outre, mené un certain nombre de réalisations pratiques : installation de latrines, aménagement de cuisines et de vestibules, entretien

des points d'eau, champs collectifs etc... Ces réalisations, au village, sont souvent faites en liaison avec le thème étudié.

LES MOYENS AUDIO-VISUELS

Les radio-clubs du Dahomey

C'est la radio nationale de Dahomey qui diffuse, chaque jour, les émissions de la radio rurale. Une heure d'émission, de 18 h 30 à 19 h 30, avec chaque jour, deux langues différentes. Cela fait, au total, dix langues, avec une demi-heure d'écoute pour chacune.

Chaque émission est divisée en trois parties. La première partie comporte trois thèmes : deux thèmes techniques et un thème de sensibilisation générale (nutrition, hygiène, éducation, entretien et construction etc...). A la suite de ces trois thèmes, vient la réponse au courrier, très attendue et très écoutée. L'émission se termine par un slogan, phrase courte, de quelques lignes, qui rappelle aux paysans certaines priorités ou urgences (« c'est le moment de semer le riz », « la campagne de vaccination est commencée » etc...).

Les initiateurs de cette expérience favorisent l'écoute collective et la

création de radio-clubs. Les villages sont choisis par le Préfet, sur la proposition des agents de vulgarisation. Les chefs de village sont, de droit, présidents des radio-clubs. Une trentaine de villageois, représentatifs de l'ensemble font partie du club. Ils élisent, parmi eux, un animateur et choisissent un conseiller technique (souvent, un agent vulgarisateur). C'est l'animateur qui garde le poste transistor, entre deux écoutes. Il y avait 293 radio-clubs, à la fin de 1969 et 350, au début de 1971.

A la fin de chaque émission, l'animateur résume ce qui a été dit; puis, le conseiller technique donne les précisions nécessaires ou explique ce qui n'a pas été compris. Le groupe choisit le sujet qui va être discuté, parmi les trois qui ont été proposés et l'animateur dirige le débat, en cherchant à obtenir que des décisions soient prises.

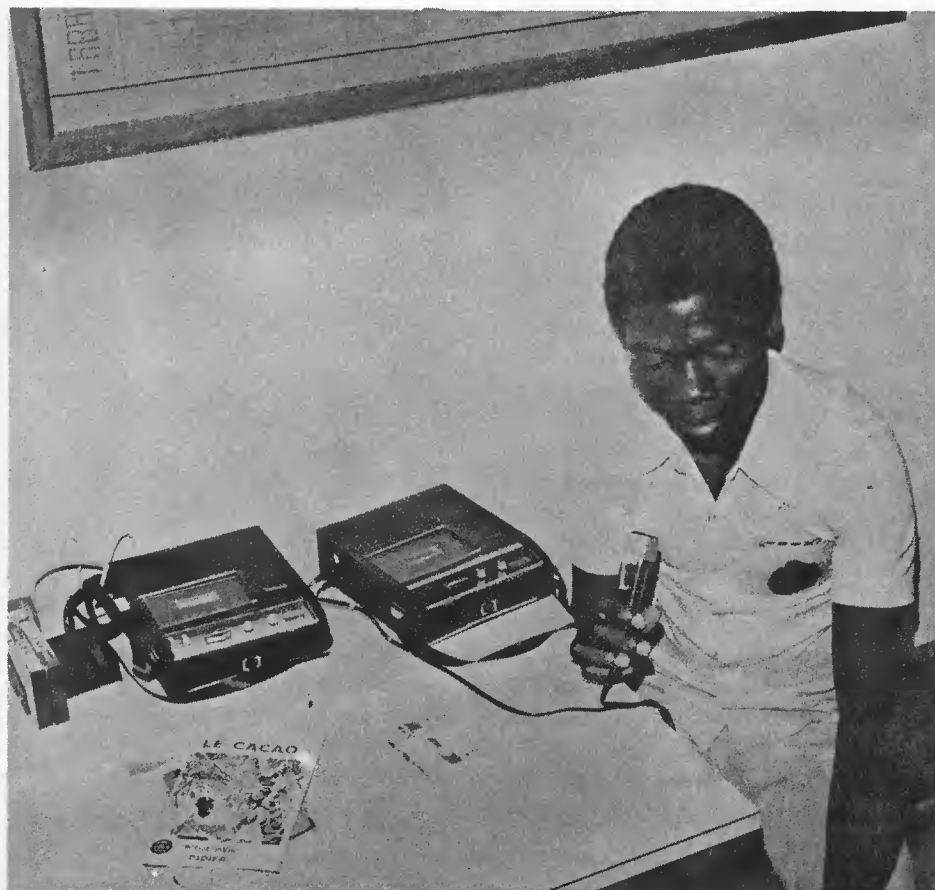
Chaque mois, l'animateur envoie à Cotonou un rapport d'écoute. Il pose les questions soulevées par les villageois et qui recevront une réponse au courrier de l'émission suivante.

Plusieurs radio-clubs ont donné naissance à des groupes qui cherchent à réaliser ensemble quelque chose : un poulailler, un champ commun, etc...

L'opération mini-cassette de Guibéroua (Côte-d'Ivoire)

L'expérience a commencé en Mars 1973, après une tournée de sensibilisation. Au départ, 15 villages étaient intéressés; ils sont aujourd'hui au nombre de 25. Le principe est simple : chaque village intéressé reçoit un lecteur de cassettes (un magnétophone). Le village doit prendre soin du lecteur et des bandes et payer les piles. Dans chaque village, un groupe s'est constitué avec, à sa

M. Gabriel Zadi enregistrant les cours en bété



tête, un président. Les présidents de groupe se réunissent chaque mois. avec les animateurs : ils écoutent la bande, demandent des explications et discutent entre eux. De retour au village, c'est à eux qu'il appartient de réunir le groupe, de lui faire écouter la bande et de diriger la discussion.

Les bandes sont enregistrées à Guibéroua, en langue bété, par les animateurs. Au début, elles étaient la traduction fidèle des premiers cours d'agriculture de l'INADES. Maintenant, elles comportent deux parties : la première partie, technique, s'inspire toujours des cours INADES; la deuxième partie raconte l'histoire d'un village qui s'anime, peu à peu, et cherche à résoudre ses problèmes. Chaque bande est accompagnée d'un questionnaire, destiné à faire réfléchir les paysans sur ce qu'ils ont entendu : « Et chez vous, dans votre village, comment est-ce que ça se passe ? etc... ».

Les deux animateurs qui sont à Guibéroua visitent les villages les uns après les autres. Ils prennent contact avec les groupes, expliquent ce qui n'a pas été compris, encouragent les présidents. A l'heure actuelle, ils envisagent de compléter l'information technique, donnée par les bandes, par des démonstrations et des expérimentations faites en liaison avec les agents vulgarisateurs du gouvernement. Ils voudraient, d'autre part, que les paysans, à leur tour, enregistrent des bandes pour poser leurs questions, parler de leurs problèmes et se donner la nouvelle de village à village.

La diffusion des bandes a l'avantage de toucher 25 villages avec seulement une équipe de 2 animateurs. En quelque sorte, elle prépare le terrain à une animation plus rapprochée. L'écoute des bandes sensibilise les paysans aux problèmes et les habitue à la réflexion; elle leur

donne aussi une information technique. Sensibilisation, information qui peuvent être prolongées et approfondies par le contact direct et le dialogue. Les animateurs de Guibéroua sont décidés à ce que les bandes deviennent un soutien pour une animation plus globale.

La presse rurale

La presse aussi peut être un moyen de formation. Outre Agripromo qu'il n'est pas besoin de présenter ici, il existe de nombreux journaux, généralement rédigés en langue locale et dont le premier but est d'aider à l'alphabétisation : Kibaru au Mali, Game-su au Togo, Sengo en République populaire du Congo. Bonjour au Gabon, plusieurs bulletins au Niger, le Journal du planteur, en français, en Côte-d'Ivoire, etc...

L'exemple de Kibaru est caractéristique. Il s'agit d'un mensuel de 4 pages, rédigé en Bambara. La première page donne des informations nationales et internationales. La deuxième donne des conseils d'agriculture ou d'hygiène et répercute

les consignes de campagne. La troisième est la page du courrier des lecteurs et la quatrième est consacrée à des photos, poèmes, contes ou récits.

Le journal tire à 8 000 exemplaires. La preuve de son succès est l'abondance du courrier qu'il reçoit. Les lecteurs demandent des conseils, racontent ce qu'ils font, se plaignent etc... Ce courrier est tellement abondant que l'équipe de Kibaru utilise la radio pour répondre. Chaque vendredi, le journal dispose d'une heure d'antenne, en Bambara.

Il est certain que, au fur et à mesure que l'alphabétisation gagnera dans le monde rural, la presse sera appelée à devenir un véritable outil de formation.

LA FORMATION SUR PLACE

Les sessions

Une session ne s'impose pas, elle se propose. Elle peut avoir pour but

Des femmes au cours d'une session



une sensibilisation à un problème, et alors, elle n'est qu'un début et doit être continuée par une formation plus suivie et plus poussée. Elle peut avoir pour but la recherche d'une solution à un problème précis; et alors elle complète des connaissances acquises par ailleurs.

Les sessions, si elles sont bien organisées, permettent aux villageois et aux formateurs de se connaître, d'échanger leurs expériences, de rompre l'isolement et de s'encourager mutuellement. Un participant disait, un jour, en parlant d'une session : « On récolte des idées, on apprend à écouter et à parler en public, on sème des idées... c'est une école pour nous tous. »

Pour réussir, une session doit être souhaitée par tous et le sujet de discussion choisi par ceux qui y participent ou en accord avec eux. De plus, pendant la session, chacun doit pouvoir exprimer ce qu'il pense, ses difficultés, ses échecs, ses réussites. Si le groupe est nombreux, on a intérêt à le diviser en petites équipes de discussion ou « carrefours ». Une mise en commun permet ensuite de regrouper tous les carrefours.

Quel que soit le sujet choisi pour la session, il faut partir des participants, de leurs problèmes et de leurs expériences. Après avoir analysé, ensemble, les difficultés rencontrées, il s'agit de trouver une autre manière de poser les problèmes; de telle sorte que les informations, données à ce moment-là, puissent aider à trouver des solutions.

L'avantage d'une session est qu'elle prend peu de temps et qu'elle ne coupe pas les participants de leur milieu, ni de leurs préoccupations. Le session est un moment privilégié dans la formation.

LA FORMATION PAR CORRESPONDANCE

Les cours INADES

Les cours par correspondance sont un moyen d'apprendre des techniques sans sortir de son milieu. C'est au village, en continuant à cultiver que le paysan peut suivre les cours INADES qui lui sont spécialement destinés. Ces cours sont rédigés en français très simple qui peut facilement être traduit en langue. Des dessins illustrent le texte et aident à le comprendre. La plupart du temps, les élèves sont inscrits en groupe et il suffit d'un seul lettré pour que tous puissent profiter du cours. Chaque fascicule est accompagné d'un devoir que les élèves envoient à l'INADES où il est corrigé et noté.

Les 9 premiers fascicules apportent toutes les connaissances techniques sur le sol, la plante et l'élevage, en suivant le cycle des différentes opérations culturales : Comment choisir son champ; Comment préparer son champ; Comment labourer; etc... Les 9 fascicules suivants expliquent de manière précise comment cultiver telle ou telle plante (café, cacao, riz, etc...). Ils sont choisis par les élèves, selon la région qu'ils habitent et les cultures qu'ils font ou qu'ils veulent faire.

De même que les mini-cassettes, de même que la presse rurale, de même que la radio, les cours par correspondance peuvent, par l'enseignement technique qu'ils apportent, être un soutien pour l'animation. En effet, la formation technique fait partie de la formation; elle en est une part importante et indispensable.

L'ENCADREUR ROUAGE INDISPENSABLE DE TOUTE FORMATION

Lorsqu'on parle des Centres d'apprentissage ou de formation, on dit : c'est quand le paysan rentre dans son village que le vrai travail commence. C'est là qu'il doit être soutenu et aidé.

Lorsqu'on parle des différents moyens audio-visuels de formation, on dit : tout dépend de la manière dont ils sont utilisés. Chacun d'entre eux peut être un soutien et une aide pour l'animation.

Lorsqu'on parle des sessions, on dit : la session est un moment, elle doit être continuée et prolongée.

Lorsqu'on parle des cours par correspondance, on dit : ils représentent un moyen de formation mais ils doivent être complétés.

Or qui peut aider le paysan à mettre en pratique ce qu'il apprend au cours des sessions, des stages ou par les moyens audio-visuels et les cours ?

Qui peut faire en sorte que cet ensei-

gnement soit intégré et adapté à la vie du village ?

C'est celui qui habite sur place, celui qui parle la langue, qui connaît le village; c'est l'encadreur, l'animateur ou l'animatrice bénévoles, le vulgarisateur des Sociétés d'intervention, l'encadreur officiel du gouvernement.

Par sa seule présence dans un village, l'encadreur a la possibilité de bloquer tout le développement, détruire l'unité brouiller les gens les uns avec les autres, créer des problèmes. Mais il a aussi la possibilité d'être vraiment un formateur, par les conversations qu'il a avec tous, par les enseignements techniques qu'il peut apporter, par sa manière de vivre, d'agir et de cultiver.

L'encadreur peut aider les paysans à se poser des questions, à juger de leur situation, à trouver les solutions qui conviennent : il est le rouage indispensable de toute formation.



OPINION

N. NADIEDJOA

formation ou propagande

A l'époque coloniale, on entendait souvent des réflexions du genre : « Les paysans ne peuvent rien faire sans coup de bâton ! » Aujourd'hui, on entend les agents de vulgarisation expliquer leurs difficultés et leurs échecs en disant : « Les paysans n'écoutent pas les conseils; ils ne comprennent rien; on ne peut rien faire avec eux etc. ». Ces affirmations seraient, selon eux, confirmées par les résultats assez minces du travail de l'encadrement. Peut-on toujours prétendre que « c'est la faute aux paysans » ?

L'AGENT A UN TRAVAIL DIFFICILE

Les raisons, évoquées par les agents pour se justifier, expliquent assez bien les réactions des paysans à certaines méthodes d'encadrement. En effet, dans de nombreux organismes d'intervention, l'agent est tenu de faire produire aux paysans de sa zone une certaine quantité d'arachides, de coton ou autre... sous peine, parfois, de se voir sanctionné. La formation technique de cet agent se limite à l'acquisition des thèmes de vulgarisation : semis en ligne, dose d'engrais etc., c'est-à-dire le strict nécessaire pour arriver à faire produire du coton, des arachides...

Sur le terrain, l'agent en est réduit à répéter comme un perroquet : « Il faut semer en ligne; il faut mettre de l'engrais; il faut semer à la bonne densité... » Il m'est arrivé souvent de rencontrer des agents qui ignorent pourquoi il faut semer en ligne ou mettre de l'engrais.

Pour atteindre leurs objectifs, les agents sont parfois obligés d'employer des arguments d'autorité ou de faire des promesses alléchantes. On peut se demander

ce que devient la formation des paysans devant une telle « propagande ».

Le paysan est un homme intelligent, plein de bon sens et chargé d'une grande expérience de la vie. Quelle est sa réaction devant une telle propagande où les mots blessants remplacent le bâton colonial ? La résistance, le refus et la méfiance.

L'AGENT DOIT S'ADAPTER AU MILIEU

La formation du milieu paysan est trop importante pour être assimilée à une espèce de diffusion-propagande de quelques techniques modernes. Le milieu est un tout avec ses croyances, sa mentalité, ses coutumes et ses structures. Il ne peut pas accepter d'intégrer des éléments nouveaux dans son monde s'il ne les comprend pas.

Veut-on l'intervention-propagande qui prend le paysan pour un simple exécutant ou l'intervention-formation qui respecte le paysan en tant qu'homme intelligent et capable de se prendre en charge ?

Celui qui veut aider les paysans à se transformer doit commencer à se transformer lui-même. Il ne doit plus penser : « Les paysans ne savent rien faire », mais : « Les paysans ont des façons de faire qui étaient adaptées autrefois ». Cette conversion de mentalité mène au respect du paysan.

L'intervention-formation suppose que l'agent soit adapté au milieu paysan, c'est-à-dire qu'il connaisse bien ce milieu. L'agent adapté est celui qui est intégré et qui recherche le dialogue.

L'INTERVENTION DOIT ETRE GLOBALE

L'intervention dans le milieu rural ne peut être que globale. Elle doit s'adresser à tous les aspects de la vie du paysan : sociaux, culturels et professionnels.

Par exemple : si l'on s'occupe uniquement des hommes, les femmes délaissées freineront le développement du village. On ne peut pas non plus s'intéresser seulement à la vie professionnelle du paysan car, pour lui, les activités économiques sont intimement liées à tous les autres aspects de sa vie. Si, par exemple, vous demandez à un paysan d'adopter la culture attelée, il faut savoir que vous lui demandez de devenir éleveur, de souiller une terre sacrée avec le travail des animaux, de semer lui-même à la place de la femme, porteuse de fécondité etc.

La formation dans le milieu rural doit être un dialogue-information qui permette au paysan d'analyser sa situation et de faire les choix qui permettront son intégration dans le monde actuel. N'est-ce pas là cette formation que l'on cherche à travers ce que l'on commence à appeler « l'animation au développement » ?



DOSSIER

J.L. MASSON

QUEL FORMATEUR POUR QUELLE FORMATION?

Que les paysans aient besoin d'être formés, c'est devenu la conviction de ceux qui travaillent à la promotion du monde rural, mais c'est aussi la demande de plus en plus exprimée par les paysans eux-mêmes.

De quelle formation ont-ils besoin ?
Comment leur apporter ce qu'ils demandent ?
Ce sont les thèmes sur lesquels nous vous proposons de réfléchir dans ce dossier.



Pourquoi les paysans ont-ils besoin de formation ? La question mérite d'être posée, puisque, jusqu'à une époque récente, la transmission de la tradition et l'expérience suffisaient amplement à faire de chaque jeune, un agriculteur capable d'assurer sa subsistance et un adulte intégré à la vie du village.

Mais le paysan est maintenant pris dans toute une série de changements : il participe à une économie d'échanges, il a besoin d'argent et donc de produire plus que sa nourriture pour vendre. Des techniques agricoles et des cultures nouvelles sont introduites. Il n'appartient plus seulement à tel ou tel village, mais il est devenu citoyen d'un pays doté d'une administration, d'un plan de développement, des services divers avec lesquels il est amené à entrer en contact.

Le paysan est ainsi pris dans une situation nouvelle qui remet profondément en cause ses habitudes, ses méthodes de travail, l'organisation sociale à laquelle il était habitué. La tradition et l'expérience ne suffisent plus pour lui permettre de s'y adapter. Il y a alors trois réactions possibles :

- * Refuser ou ignorer ces changements, mais au risque de rester ignoré et méprisé, en marge de la nouvelle société qui se fait.
- * Accepter passivement la situation nouvelle, mais c'est se condamner à rester seulement un exécutant.
- * Entrer activement dans cette situation nouvelle, mais cela exige que le paysan en comprenne les mécanismes, les contraintes et les possibilités : il a donc besoin d'être formé pour pouvoir prendre des décisions et faire des choix.

QUELLE FORMATION ?

De quoi le paysan a-t-il besoin pour faire face à cette situation nouvelle ?

a. Une formation professionnelle technique.

Dans ce domaine, il ne s'agit pas seulement de l'apprentissage de certaines techniques agricoles ou de certains savoir-faire. Il faut parvenir à une explication scientifique qui permette aux paysans de découvrir les causes physiques des phénomènes et ainsi de pouvoir agir sur eux. Si l'on se contente de montrer comment mettre l'engrais, l'agriculteur risque de classer l'engrais dans la catégorie des « médicaments » auxquels il est tenté d'attribuer des vertus quasi magiques. Il faut donc expliquer pourquoi et comment l'engrais agit sur le développement des plantes.

On fait ainsi appel à l'intelligence de l'agriculteur qui appliquera d'autant plus volontiers ce qu'on lui apprend qu'il l'aura compris en profondeur. Il deviendra capable d'appliquer ce qu'il a compris dans d'autres circonstances — pour d'autres cultures par exemple — et de faire preuve d'initiatives devant des situations nouvelles, au lieu de rester totalement dépendant des techniciens pour résoudre ces nouveaux problèmes.

Cette formation technique et scientifique à l'agriculture demande du temps et doit être adaptée aux besoins et à la capacité des villageois. La formation professionnelle permet à l'agriculteur d'acquérir la maîtrise et le goût de son métier, mais elle ne suffit pas.

b. Une formation générale.

Celle-ci est indispensable au paysan pour lui permettre de se situer dans la société nouvelle, d'en comprendre les mécanismes et d'y agir activement.

Pour cela une formation économique est nécessaire. Elle permet de calculer des rendements, de faire ses comptes et d'apprendre à gérer une exploitation agricole de façon rationnelle, en fonction des conditions de prix et de commercialisation. Elle doit permettre aussi au paysan de comprendre le mécanisme de forma-

tion des prix des produits, le mécanisme du commerce international, les problèmes économiques du pays et les grandes orientations de sa politique économique.

Le paysan doit être aussi informé sur le rôle de l'administration et de ses différents services. A quoi servent-ils ? Que peut-on leur demander ? Comment s'y prendre ? Ainsi, pourront tomber cette crainte et cette méfiance que l'on rencontre chez tant de villageois quand il s'agit de s'adresser aux fonctionnaires.

Des éléments d'histoire et de géographie seront utiles pour comprendre les solidarités, les relations économiques, politiques, culturelles que le pays a avec le reste du monde. Il y a bien d'autres éléments qui peuvent entrer dans cette formation générale. Citons l'alphabétisation qui, sans être absolument indispensable à la formation, la facilite cependant beaucoup et permet de se sentir plus à l'aise dans une société où les choses écrites, les « papiers » sont devenus si importants.

Enfin il ne faut pas oublier les problèmes de santé. Ils demandent une formation qui aille jusqu'à l'explication scientifique du corps humain pour comprendre les causes des maladies et les précautions à prendre pour les éviter ou les remèdes à appliquer.

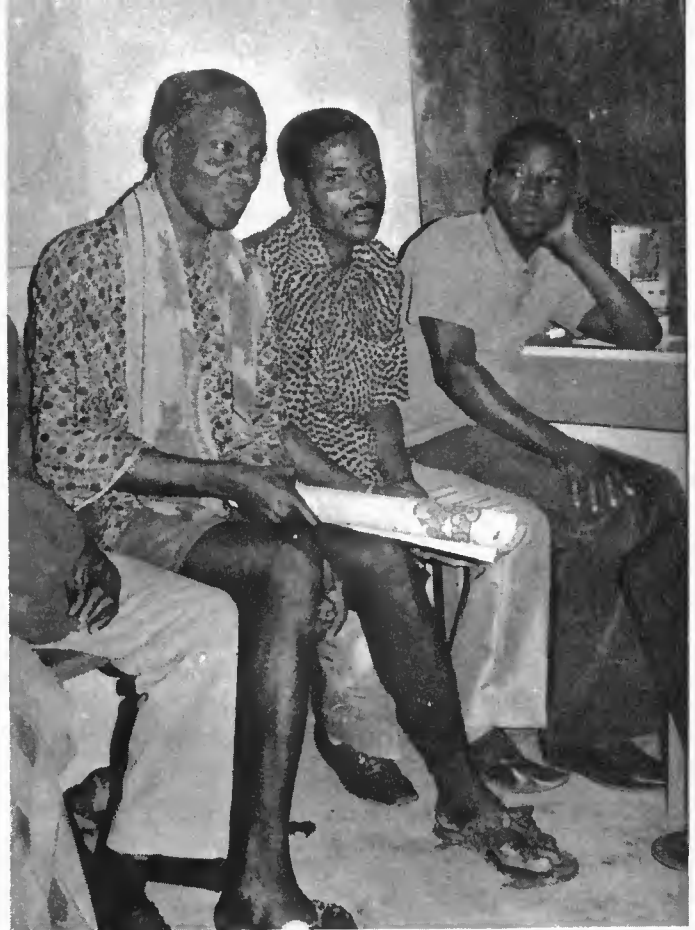
Cette formation générale peut paraître ambitieuse. Mais il faut remarquer deux choses : on peut expliquer toutes ces notions de façon simple et cela demande une pédagogie adaptée dont nous parlerons plus loin. D'autre part, lorsqu'on connaît le milieu rural, on est frappé par la soif de connaître des agriculteurs et par leur désir de comprendre pour ne pas rester en arrière et participer activement aux grandes orientations du pays, (cf. les fiches d'animation).

c. Une formation à la responsabilité.

Si l'on veut que les villages prennent en main leur avenir et en inventent les formes au lieu de tout attendre des services du gouvernement, il est nécessaire que les villageois prennent des initiatives et des responsabilités, bref, qu'ils s'organisent pour la vie du village. Or créer un groupement coopératif, organiser un dépôt de pharmacie au village, par exemple, ne va pas de soi. Les difficultés sont multiples : entente des villageois, organisation, approvisionnement, etc.

Une formation s'impose donc. Mais il s'agit là d'une formation qui se fait par l'expérience. Elle demande la présence d'un formateur qui puisse donner les informations nécessaires au bon moment. Mais surtout un formateur qui, à travers les succès, échecs et difficultés de l'action lancée, aide à réfléchir les responsables et les participants pour rechercher les causes de ce qui se passe, les solutions possibles à adopter, et qui aide ainsi à relancer les initiatives.

Formation technique, formation générale, formation à la responsabilité ne constituent pas trois étapes par lesquelles devraient passer les agriculteurs. Ce sont plutôt trois directions dans lesquelles la formation doit être poursuivie, dans la mesure du possible, simultanément.



Une formation ...

QUELLE PÉDAGOGIE ADOPTER POUR LA FORMATION ?

a. Une sensibilisation préalable.

La formation, pour être efficace, doit être voulue, désirée et préparée. Aller dans un village et effectuer, sans préparation, une formation sanitaire risque d'être peine perdue. Il faut préalablement sensibiliser les villageois. Cette sensibilisation peut se faire en faisant réfléchir les villageois à partir d'occasions concrètes – les dépenses de santé de leur budget ou l'occasion de telle ou telle maladie – sur la situation sanitaire du village, sur les avantages que tirerait le village d'une meilleure santé, sur les solutions possibles à envisager. Sensibilisés, les gens pourront alors demander une formation sanitaire, en connaissance de cause. Cette formation aura alors des chances d'être efficace et de rendre possible la prise en main par le village de ses problèmes de santé.

b. Une pédagogie active.

Puisqu'il s'agit de former des adultes qui ont déjà des connaissances et une expérience, le formateur utilise une pédagogie active. Il ne peut donc se contenter d'exposés ou de conférences qu'écouteront passivement les paysans.

Il s'agit en effet de favoriser le plus possible l'expression des villageois, de partir de leurs problèmes con-



... s'adressant aux hommes et aux femmes des villages.

crets, de leurs difficultés, de leur expérience, pour les amener à une réflexion critique sur ce qu'ils l'ont ou ce qu'ils ont vu et ce qu'ils pourraient faire. Plus ils découvriront de choses par eux-mêmes, plus on a de chance qu'elles soient réellement comprises. Plus ils prendront eux-mêmes d'initiatives et de responsabilités, plus on a de chance que les projets aboutissent.

On peut arriver ainsi à une auto-formation des villageois. Elle suppose, de leur part, l'habitude des réunions de discussion et du travail en commun et la capacité de réfléchir ensemble. Auto-formation ne signifie pas qu'il n'y ait plus besoin de formateur, bien au contraire. Mais son rôle est différent de celui du maître d'école. Sa présence, en effet, est nécessaire pour aider et former à la réflexion et à la recherche, et pour donner les informations que les villageois ne peuvent avoir par eux-mêmes.

Cette information est donnée non pour elle-même, mais au moment où elle s'avère nécessaire pour faire avancer la recherche et la décision des villageois. C'est en effet à ce moment qu'elle peut être reçue et assimilée. Ceci suppose que l'on ne bâtisse pas d'avance des programmes de formation trop précis ou de type scolaire, mais que l'on garde la souplesse nécessaire pour que les informations soient toujours rattachées aux préoccupations et aux centres d'intérêt des villageois, pour qu'elles soient, en définitive, demandées et désirées par eux.

c. Un formateur polyvalent.

Agriculture, santé, économie, biologie, histoire, géographie, civisme... Telles sont les nombreuses matières

que la formation aborde, de façon plus ou moins approfondie suivant les cas, et sur lesquelles le formateur doit avoir des notions sérieuses.

Cette polyvalence a de quoi effrayer. Certes on ne peut être spécialiste en tout, et le formateur sera obligé, à certains moments, de faire appel à quelqu'un de plus compétent pour donner des informations approfondies. Cependant il serait dommageable pour les villageois que leur formation se résume aux interventions d'une succession de spécialistes qui traiteraient un certain nombre de sujets, les uns après les autres, mais sans mettre de lien entre eux, et sans toujours les rattacher aux motivations du groupe.

Le rôle du formateur est, au contraire, de ne pas s'enfermer dans sa spécialité et d'avoir toujours présentes à l'esprit toutes les dimensions de la formation. Il doit pouvoir aider les paysans à réfléchir à tous les problèmes qui peuvent se poser à eux, à découvrir les solutions possibles; il doit être capable de percevoir le moment où le travail de recherche est suffisamment avancé pour que le groupe puisse bénéficier de l'intervention d'un spécialiste.

Tout ce que nous avons dit de la formation suppose de la part du formateur une connaissance approfondie du milieu rural et une simplicité de rapports avec les villageois qui permette de créer un climat de confiance entre eux et lui. Mais, le plus important, en définitive, c'est de faire confiance à l'intelligence des paysans, de croire dans leurs possibilités d'évolution et d'initiatives, dans leur capacité à prendre en charge l'avenir de leur village et à participer activement aux grandes orientations du pays.



proposer une formation...

Il ne s'agit pas de former les paysans à tout prix et pour n'importe quoi. La formation doit s'intégrer à un ensemble et avoir un but.

Si vous proposez, par exemple, à un jeune qui sort de l'école de suivre un cours de comptabilité, vous pouvez être à peu près sûr que ce jeune quittera définitivement le village.

Par contre, si vous proposez au jeune qui a été choisi par les gens comme secrétaire de la coopérative, de suivre ce même cours de comptabilité, il y a plus de chance que ce jeune revienne et rende des services à tout le village. Il faut proposer aux villageois une formation qui réponde à leurs besoins.

...comment?

● CONNAITRE LES VILLAGEOIS

Pierre est encadreur, employé par une Société de Développement. Depuis 2 ans qu'il habite le village, il n'a pas eu peur de se salir les pieds, ni de manier la daba comme tout le monde. D'ailleurs, tout le monde aime bien Pierre; les vieux l'apprécient car il connaît les usages: il assiste aux baptêmes, fait les cadeaux qu'il faut lors des enterrements et des mariages, il parle dans les assemblées, aux bons moments... Pierre est bien intégré dans la vie du village.

Pierre se donne beaucoup de mal et s'agite beaucoup. Il veut être bien noté par sa Société et il cherche à développer la culture maraîchère, comme on le lui a demandé. Quelques jeunes cultivent déjà des aubergines et des radis; mais ils le font un peu en amateurs, en plus de leurs autres activités. Ils ne s'intéressent pas tellement aux projets de Pierre et celui-ci cherche partout comment faire pour les intéresser.

qui va dans les villages tenir des réunions et faire des démonstrations.

Il s'informe, rencontre l'agronome qui lui dit que oui, il accepterait volontiers de venir dans le village de Pierre pour parler de la culture maraîchère; il n'y a qu'à fixer une date tout de suite: justement, le samedi suivant, il sera dans le secteur; il peut très bien venir... Le rendez-vous est pris pour le samedi suivant, à 3 heures.

Pierre, tout content, rentre au village. Il informe ses amis de la venue de l'agronome. Ceux-ci ne disent rien: ils ne veulent pas faire de peine à Pierre qui a l'air si content; mais enfin, ils ne sont guère passionnés. Pierre demande: « Ça vous intéresse ? » et les jeunes répondent mollement: « Oui, oui, bien sûr ». Dans son enthousiasme, Pierre oublie de prévenir le chef du village.

Le samedi arrive. Dès le matin, Pierre s'aperçoit que quelque chose ne va pas, mais il ne sait pas trop quoi. Vers midi, un des jeunes vient le trouver pour s'excuser de ne pouvoir assister à la réunion prévue. Pierre demande pourquoi et le jeune explique qu'il est réquisitionné par le chef pour aider à la construction d'une case. « Et les autres ? » demande Pierre. « Les autres ? » Je ne sais pas », répond le jeune.

Pierre espère que les autres seront là à 3 heures. Il est un peu inquiet, mais il espère. Or, à 3 heures, quand l'agronome arrive, Pierre est toujours seul. Il essaie bien de courir à droite et à gauche pour rassembler tout le monde, mais il ne trouve personne ou ceux qu'il trouve sont occupés à quelque chose, construire la case, nettoyer le puits, cultiver... L'agronome n'est pas content du tout d'avoir été dérangé pour rien. Pierre a honte.

Les villageois ont tous une bonne raison pour ne pas assister à la réunion organisée par Pierre. D'après vous, est-ce qu'il y a une autre raison qui explique l'échec de la réunion ? Laquelle ?

Comment est-ce que Pierre aurait dû faire ?

Et vous, comment faites-vous pour organiser une réunion de formation ?

● LAISSER LES GENS CHOISIR

Depuis quelques années, les choses ont pas mal changé au village.

On a d'abord vu apparaître des charrues, puis des charrettes, des semoirs, des appareils de traitement... Et voici qu'aujourd'hui, c'est une pompe qui est installée. La pompe va permettre d'utiliser l'eau d'un marigot voisin pour arroser les jardins. Grâce à elle, on va intensifier la production de haricots verts, destinés à l'exportation. La production de haricots a changé la vie du village en apportant un peu d'argent à tout le monde.

Pendant quelques mois, il n'y a pas de problème: mais, un jour, la pompe tombe en panne. Le forgeron du village essaie de voir ce qui ne va pas, sans succès. Assidou, l'encadreur, essaie lui aussi, mais s'il connaît bien la culture des haricots, il ignore tout du fonctionnement d'une pompe. Il faut faire appel à quelqu'un de la ville pour venir réparer: cela coûte cher et prend plusieurs semaines. Pendant ce temps, les haricots sèchent. L'homme de la ville finit tout de même par réparer la pompe. Il explique que celle-ci a été mal entretenue, car elle n'aurait pas dû casser. Il demande qui s'occupe de l'entretien: mais personne, non, personne ne s'occupe de l'entretien. D'ailleurs, personne, au village, ne sait comment fonctionne une pompe. Assidou en profite pour dire que ce serait bien si quelqu'un du village allait apprendre la mécanique: cela rendrait service à tout le monde. On lui répond que oui, ce serait bien. Assidou explique alors qu'il y a, dans une région voisine, un Centre d'apprentissage d'artisanat rural et qu'il peut se renseigner pour savoir comment y aller. On lui répond que oui, il peut se renseigner.

Quelques jours plus tard, Assidou apporte les renseignements sur le Centre d'apprentissage. On lui dit qu'on va réfléchir. Assidou n'insiste pas et, quand la pompe recommence à fonctionner de travers, son ami Philippe lui dit: « Tu vois, Assidou, tu as eu tort: il fallait obliger les gens du village à envoyer quelqu'un en apprentissage ». Assidou, pressé, ne répond rien. Il a parlé plusieurs fois avec Jacques, le fils du forgeron du village; il sait que Jacques serait heureux d'apprendre la mécanique; d'ailleurs, il travaille déjà avec son père et connaît un peu le métier. D'autre part, Assidou a souvent rappelé l'affaire aux gens du village. Il en parle, simplement, sans insister.

C'est au bout de quelques mois que Assidou est convoqué par le chef du village. Le chef explique qu'ils ont

décidé d'envoyer Jacques en apprentissage. Le village se cotisera pour payer les frais. En échange, Jacques s'engage à revenir et à entretenir la pompe. Cette solution convient à tout le monde : au Centre d'apprentissage. Jacques apprendra la mécanique; dans l'avenir, il pourra réparer aussi les vélomoteurs et les motoculteurs qui commencent à faire leur apparition au village. Le chef demande à Assidou s'il peut s'occuper de faire entrer Jacques au Centre.

Philippe reproche à Assidou de trop laisser les choses traîner, d'être trop mou. Assidou ne dit rien. Qu'est-ce qu'il pourrait dire pour se justifier ? Qu'est-ce que vous diriez à sa place ?

● AVOIR L'APPUI DE TOUT LE VILLAGE

Issaka est encadreur pour le compte d'une grosse société d'intervention. Il a reçu pour consigne de développer la culture du riz de bas-fonds, dans son secteur. Issaka s'est installé au village, il y a 3 mois.

Il ne sait pas très bien comment s'y prendre : il est jeune, il n'a pas beaucoup d'expérience. Par contre, il connaît très bien la culture du riz : Issaka est intelligent et c'est un bon technicien agricole.

Il essaie de provoquer quelques réunions d'information avec l'ensemble du village. Les gens viennent, sont gentils, l'écoutent et le remercient. Mais rien ne change et personne ne semble avoir envie de faire du riz. Issaka ne sait trop que faire. Il envisage de faire une rizière qui servirait de champ de démonstration. Mais qui, au village, acceptera de l'aider ? Il y a bien Marc ? Marc est un garçon intelligent et bon cultivateur, mais qui vit assez à l'écart du village. Il méprise les villageois, et ceux-ci le laissent dans son coin. Issaka pense que cela n'a pas d'importance et va trouver Marc.

Marc est tout de suite intéressé par les propositions d'Issaka. Il a justement une parcelle qui conviendrait très bien pour le riz. Les deux hommes se mettent au travail. Dans la journée, ils aménagent le bas-fonds et, le soir, ils étudient. Issaka a apporté des livres; il est heureux de faire, enfin, quelque chose.

La première récolte est très belle. Issaka est fier de la rizière. Il pense que, cette fois, les villageois vont s'intéresser au riz. Il provoque de nouvelles réunions et invite tout le monde à venir voir le champ. Les villageois, toujours gentils, acceptent volontiers l'invitation.

Au jour choisi par le chef, tout le village accepte de se rendre à la rizière. Issaka montre, explique, calcule, donne des



chiffres, annonce combien d'argent cela va rapporter à Marc... Les gens du village l'écoutent, très intéressés, apprécient, hochent la tête. Après la visite, on se réunit dans la cour du chef; le chef remercie Issaka et Issaka demande alors qui est-ce qui veut faire la même chose ? Qui est-ce qui a envie de cultiver du riz ? Lui, Issaka, est tout prêt à apprendre à tout le monde.

Le chef dit alors : « Tu veux nous apprendre, c'est très gentil; mais c'est toi qui as fait le champ de Marc. Si nous, on fait une rizière, elle ne sera pas aussi belle. Et toi, tu ne peux pas

faire pour tout le monde. Tu as fait pour Marc; et Marc, c'est pas pareil, c'est pas le village. Alors, tu vois... ».

Et chacun s'en va de son côté. Issaka comprend qu'il n'a convaincu personne.

Issaka a échoué. Est-ce que c'est parce qu'il a choisi Marc ?

De toute façon, est-ce que c'est une bonne méthode de commencer par faire un champ pour une seule personne ? Comment vous y prenez-vous pour favoriser le développement d'une culture nouvelle dans votre village ?

... pourquoi?

● METTRE EN PRATIQUE

Un Centre d'apprentissage a été ouvert, à la ville voisine, pour les jeunes filles. Chaque village a pu désigner quelques jeunes filles pour suivre le premier stage de 6 mois. Les animatrices sont venues expliquer ce qu'on apprendrait au Centre : lire, écrire et compter; coudre et faire la cuisine; soigner les bébés.

Les gens du village ont été assez contents; ils ont accepté d'envoyer 6 jeunes filles pour ce premier stage. Et voilà qu'aujourd'hui, on attend le retour des stagiaires !

Elles arrivent. Elles sont toutes contentes de retrouver les amies et la famille : elles bavardent ! bavardent ! Elles racontent ce qu'elles ont appris. Les hommes écoutent de loin et les regardent avec indulgence; mais toutes les femmes se pressent autour d'elles : « Montrez-nous ce que vous avez fait ! » Et l'une montre une jolie chemise qu'elle a brodée pour sa mère, l'autre montre un pantalon qu'elle a cousu pour son oncle, l'autre un vêtement d'enfant qu'elle a taillé pour son frère etc... Toutes les femmes s'extasient : « C'est toi qui as fait ça ? Que c'est beau ! » Les jeunes filles prennent des airs modestes : « Quand on a appris, ce n'est pas si difficile ! »

Plusieurs femmes s'approchent, touchent les vêtements et demandent : « Tu veux bien faire la même chose pour moi ? » Les jeunes se taisent, ennuyées, puis elles disent : « Mais, c'est que nous n'avons pas de machine ! » « Comment ça, quelle machine ? » demandent les femmes. « Une machine à coudre. Il faut une machine pour faire tout ça », répondent les jeunes.

Tout le monde est un peu déçu ! Pas de machine pour faire la couture; pas de beurre ni de farine pour faire les gâteaux dont on a appris les recettes; pas de talc pour poudrer les bébés comme on a appris à le faire; pas de produits pour composer des menus équilibrés...

Les jeunes filles ne savent plus trop que dire et les vieilles se demandent à quoi ça sert d'apprendre des choses qu'on ne peut pas faire chez soi !

Que pensez-vous du Centre où ces jeunes filles ont été formées ? Est-ce que les programmes sont semblables dans les Centres que vous connaissez ?

Quelle formation des jeunes filles serait plus adaptée aux besoins et aux moyens du village ?

Est-ce qu'il est quand même possible, pour ces jeunes filles, de faire profiter les autres femmes de ce qu'elles ont appris ?

● TRANSMETTRE AUX AUTRES

Jean a eu de la chance. D'abord, il est allé à l'école quelques années; ensuite, un missionnaire s'est pris d'amitié pour lui et l'a envoyé suivre un cours de formation agricole. Jean revient au village plein d'idées, décidé à se mettre au travail sérieusement. Un moniteur lui a conseillé de se lancer dans la culture des aubergines : c'est un produit qui se vend bien et Jean a appris suffisamment de choses pour réussir.

Quand il arrive au village, tout le monde est content de le revoir. On lui demande ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, ce qu'il a l'intention de faire... Mais Jean prend des airs supérieurs; il n'a pas envie de partager son savoir tout nouveau avec les autres. « D'ailleurs, dit-il, ce sont des choses trop difficiles : vous ne pourriez pas comprendre

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'une racine fasciculée ? Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien ! » Son attitude impressionne les autres qui, finalement, s'en vont et le laissent tranquille.

Jean se met au travail. Il prépare son champ et plante ses aubergines. Il travaille beaucoup. A plusieurs reprises, les jeunes du village, intéressés par sa façon de faire, viennent le voir et essaient de parler avec lui; ils demandent des explications et des conseils. Mais Jean ne veut pas expliquer. Peut-être qu'il ne sait pas expliquer. Toujours est-il qu'il continue à travailler, seul.

La première récolte d'aubergines est belle. Jean commence à se rendre compte qu'il va avoir des difficultés pour la commercialiser. Sa production est trop faible pour intéresser les commerçants qui refusent de se déranger. Il doit aller à la ville lui-même. Pendant ce temps, il ne travaille pas et son jardin n'est plus arrosé, ni surveillé. Jean demande de l'aide à ses voisins. Mais ceux-ci lui répondent : « Mais, nous ne savons pas ce qu'il faut faire, nous n'y connaissons rien à tes aubergines ! »

Jean se demande s'il n'aurait pas dû expliquer aux autres ce qu'il avait appris.



Jean est un bon agriculteur. Est-ce que sa formation a été complète et suffisante ? Quelles sont les causes de son échec ? Que feriez-vous, à la place de Jean, après son échec ?

● CHANGER QUELQUE CHOSE AU VILLAGE

Les jeunes s'ennuient au village. En saison sèche, ils ne savent pas trop quoi faire. Beaucoup partent pour

la ville. Bissouma, l'animateur, cherche ce qu'il pourrait faire. Il a proposé des cours d'alphabétisation mais les jeunes n'en voient pas la nécessité et ils ne sont guère assidus; des cours d'agriculture ? mais les jeunes cultivent avec leurs parents et ils ont l'impression de ne pas pouvoir faire ce qu'ils veulent, alors ils se découragent vite. Bissouma ne sait pas quoi faire.

Un jour, il bavarde avec Kouassi, le menuisier. Kouassi a quelques outils simples : un rabot, une scie, une perceuse... Il cultive comme tout le monde, mais

lorsque quelqu'un du village a besoin de quelque chose, Kouassi le fait : tables, chaises, portes de maison, fenêtres, étagères... Kouassi se plaint à Bissouma de n'avoir pas assez de temps, ni de matériel pour répondre aux besoins du village.

Bissouma saute sur cette idée « Et si tu prenais quelques jeunes comme apprentis ? » — Kouassi réfléchit et répond que cela ne serait pas tellement bien car il n'y a pas assez de travail pour plusieurs. « Un apprenti, oui, plusieurs, non ! » — « Et Koné le forgeron ? Est-ce qu'il aurait besoin de quelqu'un ? » — « Peut-être », répond Kouassi.

Bissouma réfléchit. Il parle avec les jeunes, avec les vieux, avec tous les artisans du village... L'idée se dessine peu à peu : créer un atelier artisanal où les vieux artisans apprendraient leur art aux jeunes. Le projet prend corps peu à peu et les problèmes sont posés. Il n'y a pas de mécanicien au village, pas de maçon non plus ? Il faudrait donc faire venir des formateurs de l'extérieur. Et puis, en admettant que l'atelier marche, les besoins du village sont limités. Ça ne sert à rien de produire des choses si on ne peut pas les vendre ? Il faudrait donc intéresser les villages voisins...

Les uns après les autres, les problèmes sont posés et débattus par l'assemblée du village, puis par des réunions inter-villageoises. Bissouma fait le lien avec les autorités régionales qui commencent à s'intéresser au projet.

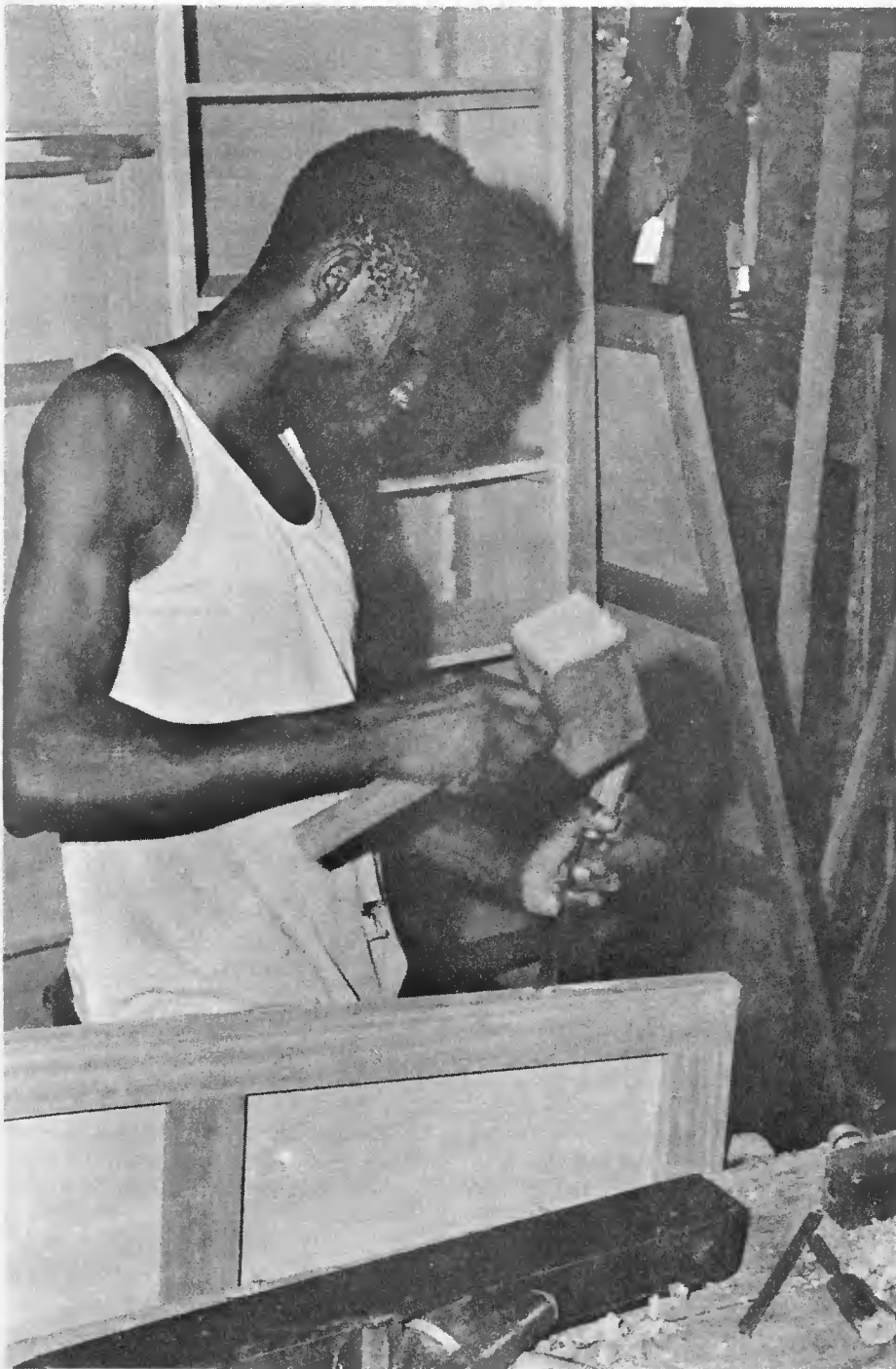
En attendant la construction de l'atelier, Kouassi et Koné ont pris avec eux quelques apprentis. Deux jeunes sont partis se former chez un maçon voisin. Et deux autres apprennent la mécanique dans un garage de la ville.

Tout cela prend du temps. Il faut 3 ans pour qu'un modeste hangar soit construit au centre du village. L'atelier est géré par les représentants de 6 villages, c'est une coopérative dont Bissouma a accepté d'être le secrétaire. Les jeunes se forment en travaillant sur les commandes faites par les villageois et sous la direction des vieux artisans.

La coopérative a embauché un jeune mécanicien qui est à la fois le gérant et l'animateur de l'atelier.

Dans votre village, combien y a-t-il d'artisans ? Ont-ils beaucoup de demandes ? Sinon, quel travail font-ils en plus ?

Quelle formation peut-on proposer aux jeunes, dans votre village ? Qu'est-ce que les propositions de Bissouma ont changé au village ?



Tout est moyen de formation et surtout l'expérience et la rencontre des autres. C'est pourquoi, parmi les ouvrages présentés, nous avons choisi ceux qui reprennent des expériences de formation et qui peuvent aider à être plus attentif à ce qui se passe autour de soi.

Des paysans prennent en main leur développement, Fédération des groupements villageois de la région de Bouaké.

Abidjan, INADES, 1974
72 p. 450 F CFA.

Ce livret relate l'expérience des villageois Baoulés de la région de Bouaké qui, à force de dialogue, de réflexion, d'observation, en sont arrivés à organiser et à prendre en main leur propre formation, à se sentir entièrement responsables et partie prenante du développement de leur région et de leur propre pays.

La vulgarisation agricole en Afrique, propos d'un agronome formateur.

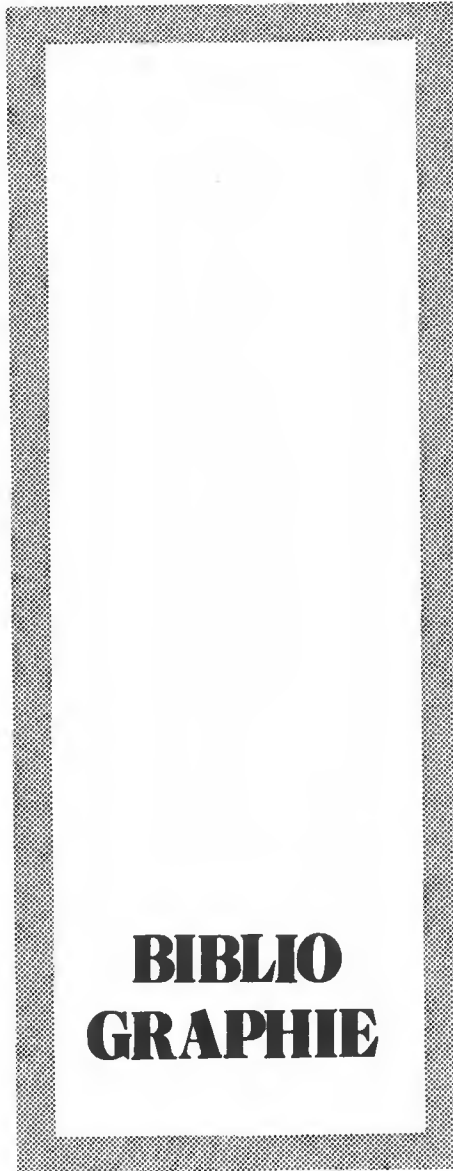
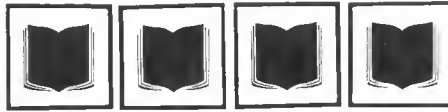
Pierre Chantran, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972.
11, rue Victor Cousin, 75005 - Paris.

Monsieur Chantran a fait partie de l'équipe du B.D.P.A. pendant 13 ans. Il participe très souvent à la rédaction d'articles dans la revue Promotion rurale. Ce livre est le fruit de vingt ans d'expérience sur le terrain et de travail auprès des vulgarisateurs.

La première partie de l'ouvrage présente les principales caractéristiques du milieu rural: d'abord, la communauté rurale, puis l'agriculteur, les réactions de l'agriculteur à la vulgarisation agricole et avec les vulgarisateurs, et enfin, comment avoir une connaissance permanente du milieu rural.

La seconde partie aborde l'aspect pédagogique de la question: les méthodes, les processus psycho-pédagogiques, la conduite des actions de vulgarisation, les structures de la vulgarisation, les aides pédagogiques, la fiche de vulgarisation, animation et vulgarisation, l'évaluation de la vulgarisation.

Enfin, la troisième partie traite de l'organisation de la vulgarisation et de la formation des vulgarisateurs: étude des postes en milieu rural, sélection des vulgarisateurs, formation, évaluation de la formation des animateurs. Ce livre mérite d'être lu et étudié par tous ceux qui travaillent à la formation des vulgarisateurs.



Promotion rurale, bulletin pédagogique bimestriel.

Revue publiée par le Bureau pour le Développement de la Production Agricole, 202, rue de la Croix-Nivert, 75015 - Paris.

Cette revue bimestrielle est spécialisée dans les problèmes de formation. Chaque numéro fait la part des expériences d'animation, de formation, d'enseignement dans le domaine agricole. Son centre d'intérêt est vraiment l'Afrique. Les articles sont simples, présentent souvent des méthodes pédagogiques, des conseils pratiques. Elle doit pouvoir se trouver partout dans les milieux officiels, O.N.R.D., hall d'information, comme dans les missions. Elle est diffusée gratuitement par le secrétariat d'État aux Affaires étrangères.

Connaître le milieu rural.

Abidjan, INADES, 1973, 300 F CFA
Cours de perfectionnement agricole, série vulgarisation.

Avant toute action de formation, il est primordial de connaître ceux à qui l'on s'adresse. Ce livret est une méthode, un guide pour regarder et apprendre à connaître à fond le milieu dans lequel on travaille et on vit.

Il aborde la connaissance du village et les conditions de vie des villageois: comment avoir une vue d'ensemble du village, comment étudier les problèmes d'une exploitation agricole et de la famille qui vit sur l'exploitation. La seconde partie est sur la connaissance des villageois et de leur mentalité.

Cet ouvrage n'est pas facile mais il permet, comme le préconise Chantran d'avoir une connaissance permanente du milieu rural.

Comment travailler en groupe, 1970.

Nouvelles techniques pour travailler en groupe, 1972.
Comment diriger une réunion, 1970.

Conquet et Coqueret, Paris, Editions du Centurion, 70 p.
17, rue de Babylone, 75007, Paris.

Ces trois petits livres sont destinés à ceux qui ne se sentiraient pas assez sûrs pour mener des réunions de travail. C'est une série de petits conseils pratiques, de trucs, qui peuvent permettre une meilleure participation de tous lors d'un travail commun.

Conférence de Lomé: enfance, jeunesse, femmes et plan de développement.

UNICEF, B.P. 4443, Abidjan, (Côte-d'Ivoire).

Agripromo a déjà cité plusieurs fois des textes de la conférence ministérielle de Lomé (in n° 2/73 et 1/74). Les voici publiés sous forme de livre par le bureau de l'UNICEF d'Abidjan.

Les problèmes de formation sont évoqués par chacune des commissions de travail sous des aspects variés. Notamment on peut y lire que les pays les moins scolarisés sont ceux qui ont peut-être le plus de chance de réussir une formation originale, adaptée aux besoins du développement.



test

ETES-VOUS UN BON FORMATEUR ?

Vous mettez une croix, en face des phrases qui vous décrivent.

- Vous avez toujours des chaussures bien cirées.
- Vous portez toujours une cravate au village.
- Vous êtes toujours pressé.
- Vous quittez le village avant la nuit.
- Vous allez rarement dans les champs.
- Vous trouvez que les vieux vous font perdre beaucoup de temps.
- Vous n'aimez pas la boisson locale.

conseils

UN PAYSAN PARLE AUX FORMATEURS

C'est un vieux paysan qui parle ici. Il s'adresse aux encadreurs de sa région et nous avons pensé que les conseils qu'il leur donne pouvaient être très utiles à tous :

« Si tu veux faire comprendre quelque chose à une personne, que tu lui dis directement et que la personne n'a pas réfléchi, n'a pas compris par elle-même, tu as beau parler, la personne ne va pas comprendre le fond et elle ne fera rien. Tandis que si tu sais t'y prendre pour dialoguer simplement, la personne peut trouver par elle-même les solutions qu'il faut; et c'est cela qui est bien.

Il y a une chose dont il faut tenir compte : si, aujourd'hui, nous sommes indépendants, avant cette indépendance, nos vieux parents ont souffert. Moi-même, j'ai eu à souffrir aussi. Comme on a eu peur, cela nous est resté. Aussi, maintenant, si quelqu'un vient nous parler : « Fais ça ! Fais ça ! », on se demande si ce sont les travaux forcés qui recommencent. On ne comprend rien et on a peur. Le paysan a facilement peur : il ne sait pas où mettre sa tête.

Il y a des encadreurs dans les villages. Mais de quelle manière parlent-ils aux villageois ? Si on commande : « Il faut faire ça ! » sans expliquer le fond des choses, le paysan ne voit pas pourquoi on lui demande de faire ça. Cela ne va pas du tout. C'est pourquoi il faut des encadreurs qui sachent faire trouver les choses aux paysans eux-mêmes car l'autre manière, c'est la même chose que les travaux forcés de l'ancien temps. »

Alphonse Koissi

FAITES VOTRE PORTRAIT, VU PAR LES VILLAGEOIS

Comment est-ce que les villageois vous appellent ?
Qu'est-ce qu'ils pensent de votre travail ?
Qu'est-ce qu'ils pensent de vous ?

Des animateurs camerounais ont répondu à ces trois questions.

Nous vous donnons ici leurs réponses; à vous de compléter la liste et de faire votre portrait.

Comment est-ce que les villageois vous appellent ?

— Monsieur Café — Monsieur Courbe de niveau — Le Blanc — Le Chômeur — La Lumière — L'Ami de misère — L'Espion — par notre nom...

Qu'est que les villageois pensent de votre travail ?

- Nous faisons notre métier.
- Nous les aidons à produire plus.
- Nous ne faisons rien.
- Nous sommes des étrangers.
- Nous les empêchons de faire ce qu'ils veulent.
- Nous les recensons pour leur faire payer plus d'impôts.

Qu'est-ce que les villageois attendent de vous ?

- Des conseils, de l'aide,
- Des informations,
- Des solutions miracles,
- Des cadeaux (semences, produits de traitement...),
- Que nous changions les prix en leur faveur,
- Que nous les aidions à obtenir du crédit.

devinette

Mon premier vient en tête d'une caravane de 26 chameaux

Les oiseaux construisent mon deuxième

Mon troisième n'est pas brillant

L'ombre de la silhouette indique mon quatrième

Les villageois apprécient mon tout s'il fait bien son travail.

LES RÉPONSES AUX JEUX
SE TROUVENT A LA PAGE 19.



une histoire instructive

Au cours d'une session à laquelle participaient des encadreurs, les responsables proposèrent aux participants de faire du théâtre : il s'agissait de mimer une séance de formation donnée par des encadreurs à des paysans. Le but de ce mime était de chercher à évaluer les attitudes de l'encadreur.

Les participants se séparent en deux groupes. Ils s'organisent eux-mêmes. Adjao prend la direction du groupe, chargé de mimer les encadreurs et Inoussa prend celle du groupe des paysans. Pendant un moment, chaque groupe se prépare dans son coin.

LE PREMIER MIME

Adjao connaît son métier. C'est un bon encadreur : il a les connaissances techniques voulues.

Inoussa connaît les paysans. Il sait quelles sont leurs réactions.

Adjao se rend compte que l'enseignement n'a pas été compris.

Inoussa sait, par expérience, que les paysans ne se sentent pas concernés par les consignes des encadreurs.

La scène commence. Adjao parle; il donne les consignes pour le traitement du coton. Inoussa et son groupe sont assis par terre; ils ont l'air d'écouter et de s'ennuyer un peu.

A la fin de son exposé, Adjao demande : « Vous avez compris ? » « Oui, oui ! », répond poliment Inoussa. « Alors qu'est-ce que tu vas faire ? », demande Adjao. Et Inoussa, plein de bonne volonté, répond : « Je ferai comme tu as dit ». Adjao insiste : « Tu feras quoi ? » Inoussa dit : « Tu me montreras à ce moment-là. Tout ça, tu comprends, c'est trop compliqué pour nous. On ne peut pas tout se rappeler. Tu nous montreras quand ce sera le moment ».

Adjao se tourne vers son groupe et dit aux encadreurs : « Ils n'ont rien compris ! » Inoussa, de son côté, se tourne vers les paysans et leur dit : « Il est gentil, Adjao, il parle bien. Il dit que les traitements c'est important; mais nous, on en sait rien. Tout ça, c'est des histoires de de gens instruits ! »

L'ENTRACTE

Les participants de la session prennent conscience du problème posé par la transmission des consignes.

Tous les acteurs se mettent à rire et chacun approuve : « C'est tout à fait ça ! C'est comme cela que ça se passe ! »

Les responsables de la session réclament le silence et proposent d'échanger les rôles : Adjao et son groupe feront les paysans, tandis que Inoussa et le sien joueront les encadreurs. Chacun se met en place.

LE DEUXIEME MIME

Inoussa a montré, tout à l'heure, qu'il connaissait bien les paysans et leur

Adjao s'est assis; il prend une attitude attentive. Inoussa, debout, commence à parler. Il dit comment il faut sarcler le coton. Il fait les

mentalité. Pourtant, il se comporte exactement comme s'est comporté Adjao. Et Adjao se comporte comme s'est comporté Inoussa, lors du premier mime. Lui aussi, il connaît les paysans. Inoussa sait très bien que les femmes participent aux travaux de culture. Et les femmes n'assistent pas à la réunion. Mais Inoussa est encadreur, il est obligé de passer les consignes.

gestes et montre bien comment il faut faire. Quand il a fini, Adjao le félicite: « C'est très bien, Inoussa, tu en sais des choses! Mais tu sais, nous, on n'a jamais fait comme ça; et le coton, il pousse! »

Inoussa se tourne vers le groupe qui joue les encadreurs et dit: « Ça, c'est sûr: ils ne feront rien! Vous allez voir: ils ne vont pas sarcler convenablement! » Pendant ce temps, Adjao dit aux membres de son groupe: « De toutes façons, les femmes ne voudront jamais faire comme a dit Inoussa. Alors, nous, on sera bien obligé de continuer comme avant! »

LA FIN DU SPECTACLE

Les participants de la session voit le problème: ils réalisent qu'ils connaissent bien le milieu paysan mais qu'ils ne savent pas utiliser cette connaissance dans leur travail. Voir le problème ne suffit pas; il faut aussi trouver des solutions. L'une d'entre elles est certainement d'employer un langage plus simple; mais est-ce que cela suffit?

De nouveau, les acteurs improvisés se mettent à applaudir: « C'est exactement comme cela que ça se passe! » Les deux groupes, confondus, cherchent à comprendre. Ils disent: « Les paysans nous écoutent mais ils ne comprennent pas toujours ce que nous disons. Nous employons des mots et des phrases trop difficiles. Et quand ils comprennent, il y a quelque chose qui fait qu'ils ne peuvent pas exécuter les consignes. Ce quelque chose, cela peut être l'opposition des femmes ou la coutume... Nous n'y pouvons rien! »

EN CONCLUSION

Les participants à la session n'ont pas tiré de conclusions définitives de cette séance. Ils ont compris qu'ils connaissaient le milieu paysan mieux qu'ils ne le pensaient. Ils ont réalisé aussi qu'il ne servait à rien de « faire des cours », que même les démonstrations ne suffisaient pas. Et vous, lecteur, quelles conclusions est-ce que vous tirez de cette histoire?

RÉPONSE AUX JEUX DE LA PAGE 17

DEVINETTE

- 1 - A: en tête des 26 lettres de l'alphabet
- 2 - NID
- 3 - MAT
- 4 - HEURE
- Tout - ANIMATEUR

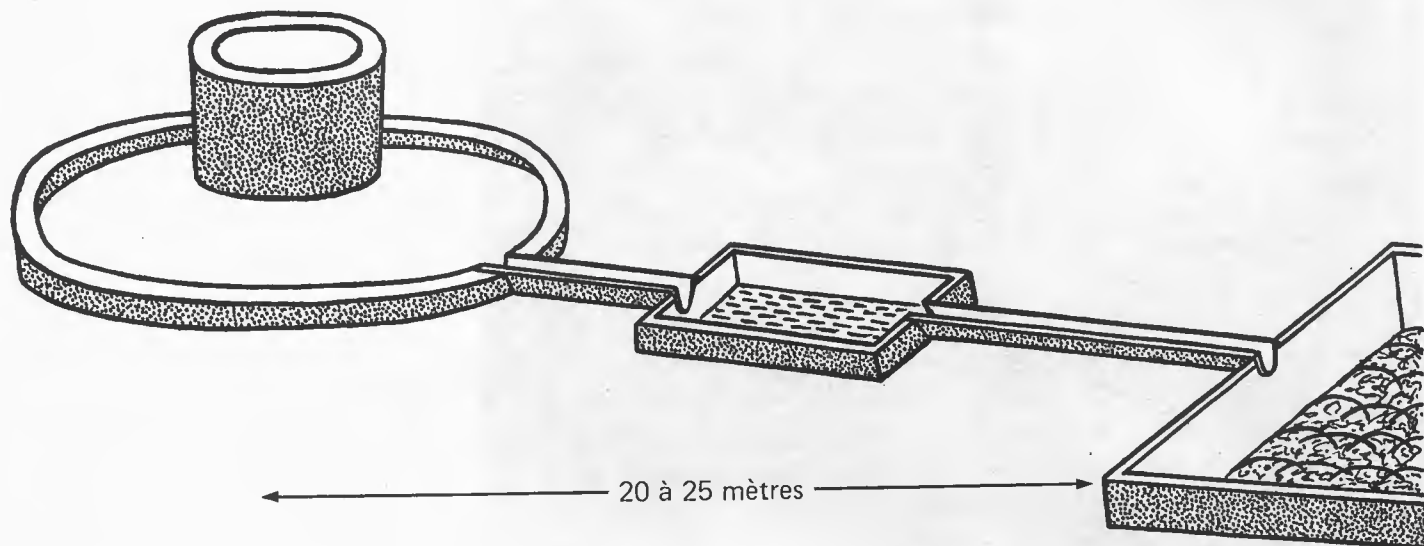
TEST

- Si vous avez de 5 à 7 croix, vous avez intérêt à changer de métier.
- Si vous avez 4 croix, vous devez faire attention et surveiller votre comportement.
- Si vous avez 2 ou 3 croix, vous êtes en bonne voie.
- Si vous avez une seule croix ou pas du tout, vous êtes presque parfait!



nos lecteurs ont la parole

Nous vous proposons ici la description d'une réalisation faite par monsieur Camplo à Sanzana, au Mali. Il s'agit de l'aménagement d'un puits. Deux idées ont présidé à cet aménagement : ne pas perdre une seule goutte d'eau et garder le puits propre.



Le puits est entouré d'une margelle et d'une grande aire bétonnée, légèrement en pente. L'eau, déjà utilisée, s'écoule par une rigole jusqu'à un abreuvoir et une fosse fumière.



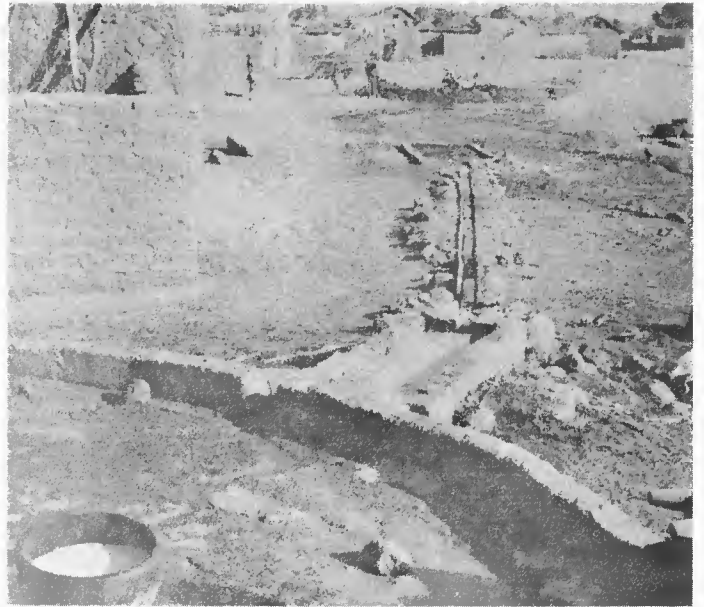
Les femmes puisent l'eau avec une corde au bout de laquelle est accrochée une outre en peau de chèvre ou un seau.



Les femmes font la lessive, la vaisselle etc. à même le sol, mais sur une aire bétonnée qui est propre. L'eau s'écoule sur le béton. Ainsi, l'eau du puits ne risque pas d'être salie.



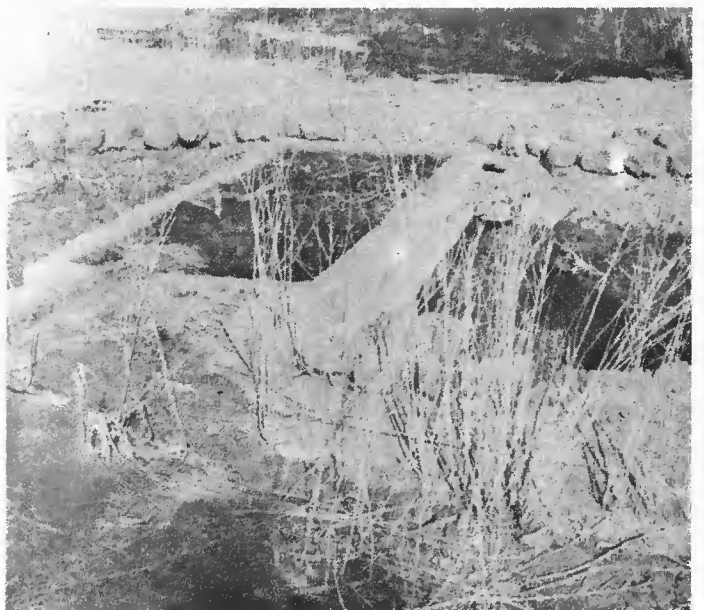
Aucune goutte d'eau n'est perdue : les eaux de rinçage, de lavage et de vaisselle s'écoulent dans une rigole en pente.



La rigole mène à un abreuvoir, placé légèrement en contrebas et bétonné. La rigole est entourée de murettes en béton.



Les animaux boivent l'eau avec les déchets de nourriture et, aussi, de savon. Il semble que cela ne leur fasse aucun mal.



Le trop-plein va arroser le fumier, dans un endroit ombragé si possible. La fosse fumièrre n'est pas bétonnée. L'ensemble de l'ouvrage coûte environ 3 tonnes de ciment.



la formation des adultes ruraux

En mars 1974, un séminaire de quatre jours groupait quelques dizaines de paysans de 25 à 35 ans, venant de savane et de forêt, sur le thème : « Le métier d'agriculteur, aujourd'hui ». Le séminaire avait pour but d'éveiller les participants au désir de se former à leur profession.

C'est à partir de cet exemple vécu que nous vous proposons de réfléchir sur cette question : Qu'est-ce que suppose, pratiquement, la formation des adultes ruraux ?

1 – UNE SENSIBILISATION PRÉALABLE

Une première étape invitait les agriculteurs à calculer leurs dépenses annuelles, c'est-à-dire à prendre une conscience précise de leurs besoins : ceux qu'ils arrivent à satisfaire et ceux qu'ils ne réussissent pas à satisfaire, ou qu'ils ne pensent pas à satisfaire.

La seconde étape portait sur le calcul des recettes : comment les agriculteurs réussissent à boucher les trous creusés par les dépenses ? comment trouver l'argent qui manque ?

La troisième étape invitait à réfléchir sur les moyens à prendre pour répondre plus facilement aux besoins d'aujourd'hui : quelles sont les solutions ? qu'est-ce qui manque pour que l'on puisse trouver et appliquer les solutions ?

Au cours du séminaire, les paysans ont plusieurs fois utilisé le terme de « paysans conscients », c'est pourquoi ce terme est utilisé dans la dernière question sur laquelle ils ont travaillé par petits groupes : qu'est-ce que les paysans conscients veulent connaître et apprendre pour mener leur vie, aujourd'hui ?

Les réponses à cette question ont été variées. Elles nous donnent des indications importantes sur le contenu de la formation.

La formation des adultes n'est possible que si les adultes eux-mêmes sentent l'intérêt qu'ils ont à se former. Les adultes ne sont pas l'argile sur le tour du potier. L'argile reçoit la forme nouvelle que le potier lui donne. Les adultes reçoivent seulement s'ils consentent à recevoir : la formation ne les forme pas malgré eux.

Le problème est d'amener les paysans à exprimer le besoin qu'ils ont de se former : les paysans sont rarement satisfaits. Ils se plaignent du temps, des services, de leur ignorance... Mais ils ne savent pas comment exprimer leurs besoins précis et ils ne sont pas toujours conscients de leurs droits.

Amener les paysans à exprimer leurs besoins demande du temps et ne se fait jamais de la même manière. Il n'est pas possible de donner une méthode absolue, valable pour tous les cas.

L'exemple ci-joint permet seulement de suggérer quelques questions et de donner des indications.

Toutefois on peut dire qu'il faut partir de difficultés vécues, de besoins profondément sentis par un ensemble, même s'ils ne sont pas encore bien posés comme un problème.



2 – UN CONTENU SUGGÉRÉ PAR LES PAYSANS EUX-MEMES

Voici les réponses faites à cette question, telles que les paysans les ont exprimées :

Pour mener leur vie, aujourd'hui, les paysans veulent

– apprendre les techniques culturales, mais surtout le pourquoi. Comprendre à quoi sert le calendrier agricole.

Connaître plus leur métier : coton, techniques culturales : pourquoi le coton ?

Connaître les façons d'utiliser les engrais, les insecticides...

– connaître les possibilités d'écoulement des produits : à quoi servent-ils ? où vont-ils ?

– connaître la bascule pour contrôler : et grâce à ça, arriver au même niveau que les autres catégories de personnes, avoir autant de valeur que les autres.

– apprendre à lire et à écrire pour le calendrier agricole.

– avoir des moniteurs compétents qui travaillent avec eux et montrent comment cela se passe en réalité. (démonstrations).

– connaître bien leur métier pour avoir de meilleures relations avec les autorités; prendre conscience de l'importance de ce métier et de sa complémentarité avec les autres métiers.

– connaître mieux les services publics dont on a peur : savoir à quoi servent ces services pour permettre des échanges plus faciles et qui ne soient plus fondés sur la crainte.

– changer certaines coutumes : exemple, le chef qui décide de la date des semis.

– être considérés comme utiles et donc qu'il y ait respect et considération.

– apprendre à s'unir et à se grouper pour se défendre.

On voit que les paysans ont conscience de l'importance d'une formation très vaste. Leurs réponses montrent qu'ils ont besoin de connaissances dans des domaines très variés :

- agronomie
- organisation du travail
- commercialisation
- alphabétisation
- économie
- formation civique, etc.

Il faudrait ajouter à cette liste tout ce qui touche à l'hygiène et à la santé et qui n'a pas été cité parce que le thème du séminaire ne s'y prêtait pas.

De plus, les réponses montrent bien dans quel but la formation semble utile aux paysans :

- il y a le désir de comprendre ce que l'on fait : raisons scientifiques, techniques et économiques; par exemple, pourquoi est-ce que la culture du coton a été rendue obligatoire chez eux ?
- il y a aussi le désir d'être reconnu comme des gens capables de faire leur métier. Ce métier, les agriculteurs savent qu'il est important pour l'économie du pays et pourtant, ils ont l'impression qu'il n'est pas apprécié à sa juste valeur. Ils ont le sentiment que les organismes chargés du développement, ce qu'ils appellent les « services », les méprisent. Ils veulent, par conséquent, une formation qui leur permette de retrouver leur dignité.

Les paysans disent en même temps ce qu'ils veulent comprendre, connaître, apprendre et pourquoi ils veulent comprendre, connaître, apprendre. Ce rapprochement entre le contenu de la formation et son but permet de comprendre quelle doit être la pédagogie de la formation des adultes ruraux.



3 – UNE PÉDAGOGIE SPECIFIQUE

Cette pédagogie (manière d'apprendre et d'enseigner) est complètement différente de celle qui est utilisée à l'école, bien que les connaissances à acquérir soient les mêmes qu'à l'école. Les agriculteurs veulent apprendre dans un but précis. Il faut donc partir de la situation concrète telle qu'elle est vécue par eux. Au fur et à mesure, le formateur pourra proposer l'acquisition des con-

Pourquoi la culture du coton est-elle obligatoire ? A partir de cette question posée par les agriculteurs, le formateur peut proposer l'acquisition de connaissances variées :

géographiques. Les diverses cultures possibles en fonction du climat, dont le coton.
Le terrain favorable au coton.
Pays où on cultive le coton dans le monde, les productions.

économiques. A quoi sert le coton ? Suivre le produit à travers toutes ses transformations (usines, création d'emploi...). Le prix du coton depuis la production jusqu'à l'usine textile. Importance du coton pour l'économie du pays; les exportations nécessaires pour le développement du pays. Les différents produits exportés. Le budget de l'État.

techniques. La culture du coton peut rapporter de l'argent, à quelles conditions ? (calcul du revenu : les recettes, les frais de production).

Les techniques culturales recommandées et leur explication scientifique : labour, date de semis, sarclage... utilisation des engrais; lesquels ? pourquoi ? Le triage, pourquoi ? ...

culturelles. Alphabétisation, nécessité du calcul pour connaître revenu et rendement, pour lire la bascule...

naissances que les agriculteurs trouveront nécessaire d'avoir.

Un exemple : Les participants au séminaire ont plusieurs fois montré à quel point ils supportaient mal le fait que, chez eux, la culture du coton soit obligatoire (1/2 hectare par personne qu'ils appellent parfois « le champ du Commandant »).

Toutes ces connaissances permettent aux agriculteurs de mieux comprendre leur intérêt et celui du pays dont ils sont citoyens.

Les connaissances proposées sont diverses et nombreuses. On peut les aborder dans n'importe quel ordre, et on sera même sans doute obligé de mêler géographie, économie, calcul, technique. Ce qui importe, c'est de toujours partir des centres d'intérêt des agriculteurs.

A chaque étape, quel que soit l'ordre choisi, le formateur doit revenir à la situation concrète et au problème tel qu'il a été posé par les agriculteurs.

Il doit tenir compte des buts et perspectives de la formation tels qu'ils ont été posés par les agriculteurs et, au besoin, les rappeler.

Si la formation se fait bien, il est probable que l'intérêt des paysans s'élargira et que de nouvelles questions surgiront qui demanderont réflexion, information, explications nouvelles. On voit donc qu'il ne serait pas pédagogique de formuler d'avance un programme et de vouloir le suivre à tout prix.

On voit à quel point cette pédagogie doit être souple et à quel point elle est exigeante pour le formateur. En effet, celui-ci ne peut pas tout savoir, dans tous les domaines, mais il doit être capable de savoir à quel moment il faut faire appel à des agents spécialisés. Mais surtout le formateur doit rester sans cesse à l'écoute des agriculteurs, car la formation, pour être efficace, doit être désirée et décidée par eux.

PRIX	1 an : 4 numéros			2 ans : 8 numéros		
	Francs C.F.A.	Francs français	Francs maliens	Francs C.F.A.	Francs français	Francs maliens
<i>l'abonnement :</i>	800 F	16 F	1 600 F	1 600 F	32 F	3 200 F
<i>l'abonnement réservé aux animateurs :</i>	500 F	10 F	1 000 F	1 000 F	20 F	2 000 F
<i>abonnement de soutien à partir de :</i>	1 000 F	20 F	2 000 F	2 000 F	40 F	4 000 F

N.B. Tous nos envois sont faits par voie postale ordinaire. Supplément avion: Afrique occidentale: 280 F CFA. Autres pays: 440 F CFA

BURUNDI

Inades B. P. 2520 BUJUMBURA

CAMEROUN

Inades B. P. 5 DOUALA c.c.p. Inades Douala 13070

HAUTE-VOLTA

Inades B. P. 3 DAPANGO (Togo) c.c.p. Inades Lomé 01-91

RWANDA

Inades B. P. 866 KIGALI

SÉNÉGAL

Inades B. P. 37 THIES c.c.p. Inades Dakar 45-00

TOGO

Inades B. P. 3 DAPANGO c.c.p. Inades Lomé 01-91

ZAIRE

Inades B.P. 3096 KINSHASA c.c.p. Cepas B. 2937
Banque du Peuple Kinshasa Cepas 14866 P.

AUTRES PAYS

c.c.p. Inades Abidjan 179-16 et c.c.p. Inades Paris 22194-88

PAIEMENT : Dans la partie du chèque réservée à la correspondance, inscrire la mention : « *pour Agripromo* »

AIR AFRIQUE

les ailes de l'Afrique Noire

